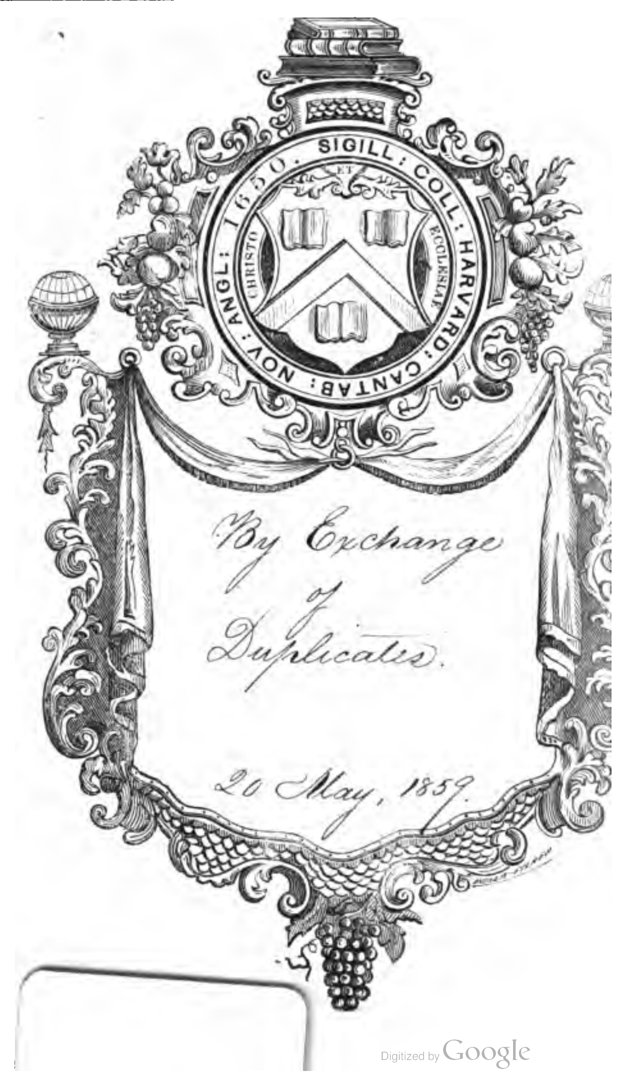



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
By Exchange
of
Duplicates.
20 May, 1859.

217

RELATION

DE

CE QUI S'EST PASSÉ

AU

SIÈGE DE QUÉBEC,

ET DE LA

PRISE DU CANADA:

PAR UNE RELIGIEUSE DE L'HOPITAL GENERAL DE QUEBEC: ADRESSEE A UNE COMMUNAUTE DE SON ORDRE EN FRANCE.

INPRIMÉ AU BUREAU DU MERCURY RUE BUADE.

1855.



Quebec

Relation de ce qui s'est passé au Siége de Québec, et de la prise du Canada; par une Religieuse de l'Hopital Général de Québec: adressée à une Communauté de son Ordre en France.

Mes Très Révérendes Mères,

Comme nos Constitutions nous obligent de consulter les Maisons de notre Congrégation sur les difficultés qui pourraient y naître, et par là empêcher les progrès de notre Saint Institut, elles vous doivent donner le même droit, je pense, quand il s'agit de l'édifier. Le récit simple que je vais vous faire de ce qui s'est passé depuis l'année 1755, que les Anglais se sont déterminés à mettre tout en œuvre pour s'emparer de cette Colonie; la part que nous y avons eue par les travaux immenses que cela nous a procurés, en seront l'objet. L'incendie que nos Mères de Québec viennent d'essuyer ne leur permettant plus de se charger des malades, Mr. Bigot, Intendant de ce Pays, nous proposa de les recevoir dans notre Hopital; ce que nous acceptâmes avec plaisir, dans le désir de rendre service, et de remplir avec zèle les devoirs de notre vocation. Elles ne tardèrent pas à se mettre en œuvre. Sa Majesté, attentive aux besoins de ses sujets et instruite des préparatifs que faisait l'Anglais, ne manqua pas d'envoyer au secours de ce pays des vaisseaux en nombre, chargés de munitions et de vivres dont il était tout à fait dépourvu, et plusieurs

régiments qui composaient de bonnes troupes que l'on débarqua hors d'état de servir, puisque l'on en perdit un grand nombre. Ils étaient infectés de mauvaises fièvres. Ils furent tous apportés, officiers et soldats, dans notre Hopital qui ne fut pas capable de les contenir. Il fallut en remplir les lieux les plus réguliers de notre Maison ; nous fûmes obligées de les mettre jusque dans l'Eglise, avec la permission de feu Mgr. de Pontbriand, notre illustre Prélat, à qui nous devons le témoignage d'un zèle et d'une charité immenses, ayant voulu partager avec les Aumôniers les travaux de leurs fonctions, passant les jours entiers à leur administrer les sacrements, et prodiguant sa vie au milieu de l'infection qu'il ne pouvait éviter ; ce qui a contribué à altérer sa santé et à abréger des jours que nous aurions souhaité bien longs. Il eut la douleur d'y perdre quatre Aumôniers qu'il assista lui-même, que la contagion et le mauvais air qu'ils respiraient auprès des malades nous enleva en très peu de jours. Sa charité ne fut pas moins grande, pour son troupeau chéri. L'accablement où il nous vit, toucha son grand cœur ; la perte de dix de nos plus jeunes Religieuses, lui fut sensible ; il les vit cependant mourir avec consolation. Elles demandèrent au Seigneur d'être des victimes capables d'appaiser son courroux ; mais ce n'était encore qu'une ébauche du calice qui nous était préparé. Cette perte nous mit hors d'état de pouvoir secourir seules tout les endroits qu'occupaient les malades. Le Saint Evêque nous fit venir dix Religieuses de l'Hotel-Dieu de Québec, qui pleines de l'esprit de leur vocation nous ont édifiées par leur régularité et secourues avec un zèle infatigable, tant de jour que de nuit, à tous les services qu'il fallait rendre aux malades. Notre reconnaissance n'a fait qu'augmenter pour cette Communauté, et renouveler le désir que nous avons toujours eu de bien vivre avec elle. La pauvreté de notre Maison ne nous a pas permis, à la perte de la leur, de faire pour elles tout ce que

nous aurions souhaité : le peu que nous leur avons donné a été d'un grand cœur.

Revenons, mes chères Mères, à vous faire un petit détail d'une guerre et d'une captivité que nos péchés nous ont attirées. Le Ciel, jusqu'ici favorable à nos vœux, nous avait préservées plusieurs fois. La Très-Sainte Vierge, patronne de ce pays, avait renversé les chariots de Pharaon et fait passer nos vaisseaux à la vue de nos ennemis, sans craindre les flots ni la tempête qui n'étaient excités que pour eux ; mais notre peu de reconnaissance ne nous a pas mérité la continuation de sa protection. Nous en jouissions encore aux premières attaques que nous ont faites nos ennemis ; partout où ils ont paru, ils ont été battus et repoussés avec perte considérable des leurs. La prise de ————— †, du fort St. George et de plusieurs autres que nous avons pris sur eux, en sont la preuve. Les victoires que nous avons remportées à la Belle Rivière et à Carillon étaient des plus glorieuses ; nos guerriers revinrent chargés de lauriers ; ils n'en firent peut-être pas l hommage au Dieu des armées, à qui ils les devaient : car elles tenaient du miracle ; leur petit nombre, sans le secours du Ciel, n'aurait pu les leur donner si complétes. Pour lors, désespérant de nous vaincre, la honte de reculer leur fit prendre la résolution d'armer une flotte formidable, munie de toute l'artillerie que l'Enfer a inventée pour la destruction du genre humain ; ils arborèrent le pavillon Anglais à la rade de Québec, le 24 Mai, 1759* ; nos troupes et nos milices descendirent à la nouvelle de leur arrivée. M. M. nos Généraux laissèrent des garnisons dans les postes avancés, que nous avions en grand nombre, au dessus de Mont-

† Du fort de *Chauagan* probablement.

* *Erreur.*—Le 26 Juin, 1759, la première Division de l'Escadre Anglaise jeta l'ancre vis-à-vis l'Eglise de St. Laurent. de l'Ile d'Orléans. Le 1er. Juillet suivant, plusieurs Frégates parurent à la vue de Québec ; et ce ne fut que le 4 du même mois, que toute l'Escadre se trouva mouillée à l'entrée du Bassin.

réal, pour empêcher la jonction de leurs armées de terre que l'on disait en marche par Orange. Nos Généraux ne manquèrent pas de s'emparer de tous les endroits où ils pouvaient faire des descentes, mais il fut impossible de les garder tous. La maladie que nos troupes avaient essuyée à leur arrivée de l'ancienne France, et les pertes que nous avons faites en deux ou trois actions que nous sortions d'avoir avec eux, quoique vainqueurs, nous avaient fait perdre bien du monde. Il fallut abandonner la Pointe de Lévi qui donne directement sur Québec. Ils s'en emparèrent, et y dressèrent leurs batteries ; ils commencèrent à faire jouer le 24 Juillet, de façon à faire trembler toutes nos pauvres Communautés de filles.

La Révérende Mère de St. Hélène, supérieure des Hospitalières, nous écrivit le même jour, et nous supplia de vouloir bien la recevoir avec toutes ses filles. Quoique nous ne puissions douter que notre Maison s'allait remplir de tous les blessés du siége, nous reçûmes à bras ouverts nos chères Sœurs de Québec. Les larmes que nous versâmes et la tendresse que nous leur témoignâmes leur firent voir que nous étions charmées de partager avec elles le peu qui nous restait. Nous leur donnâmes nos chambres pour les mettre plus à leur aise, et nous nous mîmes dans les dortoirs. Nous ne fûmes pas longtemps sans déloger encore. Le lendemain, à six heures du soir, nous vîmes dans nos prairies les Révérendes Mères Ursulines qui vinrent à pied, saisies de frayeur que les bombes et les boulets qui avaient percé en plusieurs endroits leurs murailles, leur avaient donnée ; il fallut trouver place pour trente et quelques filles que nous ne reçûmes avec pas moins de tendresse et d'affection que nous avions reçu nos chères Hospitalières.

Pour lors, il fallut chercher à nous loger ; on avait

fait monter, à l'arrivée de la flotte ennemie, dans les Villes de Montréal et des Trois-Rivières, toutes les familles de distinction, marchandes et bourgeoises, en état de se soutenir par elles-mêmes, et par là débarrasser la Ville de tout ce qui pourrait lui être à charge pendant le siège. Plusieurs de nos familles et d'autres à qui nous ne pouvions refuser, demandèrent à se retirer chez nous, se trouvant plus à portée de secourir leurs maris et leurs enfants blessés. Il fallut encore trouver place pour eux. Comme notre Maison était hors de la portée de l'artillerie ennemie, le pauvre peuple de Québec ne manqua pas de s'y réfugier; toutes les dépendances en furent remplies, maison domestique, étable, grange et tout ce qui s'en suit; les greniers même, malgré les fréquentes lessives que nous étions obligées de faire continuellement pour les blessés, étaient pleins des grabats de ces pauvres malheureux,

L'unique consolation que nous goûtions était celle de voir presque tous les jours, quoique mourant, Mgr. notre Evêque, venir nous exhorter et nous encourager à ne nous point relâcher dans nos travaux....on l'avait engagé à se retirer de sa Capitale, l'Evêché et la Cathédrale étant presque réduits en cendres. Il ne voulut jamais se retirer d'auprès de son troupeau tant qu'il eut l'espérance de le sauver; il se logea chez le Curé de Charlesbourg, à une lieue de Québec; il permit aux Aumôniers, que nous avions en nombre, de dire la Sainte Messe dans notre Cœur, l'Eglise étant occupée par les blessés. Tout le peuple des environs, qui n'avait plus d'autres ressources pour le spirituel, y assistait avec nous, ce qui faisait que nous avions grande peine à y trouver place aux heures destinées pour l'office. Nous y trouvions (*à peine*) la facilité pour nous y ranger; c'était le seul endroit que nous avions de vuide. Nous eûmes la consolation d'y

réciter l'office, tant que dura le siége, les Ursulines d'un côté et les Hospitalières de l'autre, sans que cela préjudiciât aux services qu'il fallait rendre jour et nuit aux malades. Le seul temps de notre repos était celui de l'office divin, encore etait-il bien interrompu par le bruit des bombes et des boulets, toujours dans la crainte que l'ennemi les dirigeât sur notre Maison. Les pots-à-feu et les boulets rouges saisissaient de frayeur celles qui veillaient. Elles avaient la douleur de voir réduire en cendres les maisons de nos citoyens ; plusieurs de nos proches s'y trouvaient intéressés ; il y en eut, dans une seule nuit, à la Basse-ville, plus de 50 des plus magnifiques. Les voûtes où l'on avait enfermé les marchandises, et ce que l'on avait de plus précieux, ne furent point à l'abri du feu. Dans cet affreux incendie, nous n'avions pour nous y opposer que les gémissements et les larmes que nous répandions au pied des autels dans des moments que nos pauvres blessés nous donnaient.

Nous avions, avec cela, plus d'un ennemi en tête ; la famine, toujours inséparable de la guerre, nous menaçait de nous réduire aux extrémités. Plus de six cents personnes dans notre Maison et aux environs partagaient avec nous le peu de vivres qu'on nous faisait passer des magasins du Roi, qui étaient à la veille d'en manquer pour nos troupes. Au milieu de cette désolation, le Seigneur, qui ne voulait que nous humilier et nous faire perdre des biens que nous avions peut-être amassés contre son intention, et avec trop d'empressement, travaillait à nous conserver la vie que nous aurions pu perdre par les circonstances dans lesquelles s'est trouvé le pays à son entière réduction.

Nos ennemis, instruits de notre triste situation, se contentèrent de battre nos murailles, désespérant de ne nous vaincre qu'à l'extrémité. Comme la rivière

était l'unique fortification que nous eussions à leur opposer, elle nous était aussi un obstacle pour les aller attaquer. Ils furent longtemps sous nos yeux à méditer une descente ; ils résolurent de la faire du côté de Beauport ; notre armée, qui était toujours sur les ailes, avertie par une garde avancée, s'y transporta avec l'ardeur naturelle à la nation Française de courir au péril sans prévoir les causes qui arrachent la victoire.

Nos ennemis, plus lents à la poursuite, ne se pressèrent pas de descendre tous leur monde à la vue de notre armée. On les chassa de nos redoutes, dont ils s'étaient emparés. Ils se trouvèrent accablés, et ne laissèrent sur le champ que morts et blessés ; cette seule action, si elle avait été ménagée, nous délivrait pour toujours de leurs funestes entreprises. Il ne faut pourtant pas en charger seuls nos Généraux. Les nations sauvages, souvent nécessaires à notre secours, nous sont préjudiciables dans ces occasions. Leurs cris et leurs défis intimidèrent nos ennemis, qui, au lieu de soutenir la charge à la quelle ils s'étaient exposés, retournèrent précipitamment à leurs vaisseaux et nous laissèrent maîtres du champ de bataille. On fit transporter avec beaucoup de charité leurs blessés à notre Hopital, malgré la fureur des sauvages qui voulaient leur lever la chevelure suivant leur usage. Notre armée était toujours à leur vue. Ils n'osèrent jamais tenter une seconde descente ; la honte de rester dans l'inaction leur fit prendre le parti de brûler nos campagnes. Ils montèrent leurs vaisseaux à la faveur de la sonde, à sept ou huit lieues au dessus de Québec. C'est là qu'ils firent un grand nombre de prisonniers, tant femmes qu'enfants qui s'y étaient réfugiés ; c'est là où ils essuyèrent encore le courage et la valeur d'une petite garnison de soldats invalides, commandés par un Officier qui n'avait qu'un bras, que l'on avait

posée pour garder les effets de l'armée. A force de monde qu'ils y perdirent, ils s'en emparèrent ; mais ils avouèrent qu'ils leur avait coûté cher.

Après avoir été près de trois mois à l'ancre, à se morfondre au port, sans oser s'exposer à une seconde attaque, ils prenaient le parti de s'en retourner, n'espérant plus réussir dans leurs entreprise ; mais le Seigneur, dont les vues sont inpénétrables et toujours justes, ayant résolu dans son conseil de nous livrer, inspira au Général Anglais de faire encore une tentative avant son départ. Il la fit de nuit, par surprise. On devait, cette même nuit, envoyer des vivres à un corps de troupes qui gardait un poste sur une hauteur proche de la Ville. Un malheureux déserteur les en instruisit, et leur persuada qu'il leur serait facile de nous surprendre et de faire passer leur berges sous le Qui vive de nos Français qui devaient s'y rendre. Ils profitèrent de l'occasion, et la trahison réussit. Ils débarquèrent à la faveur du Qui vive ; l'Officier qui commandait s'apperçut de la surprise mais trop tard. Ils se défendit en brave, avec son peu de monde, et y fut blessé. L'ennemi se trouva par cette entreprise aux portes de Québec. Mr. De Montcalm, Général, s'y transporta à la tête de ses troupes en diligence ; mais une demi lieue de chemin qu'il fallut faire, donna le temps aux ennemis de faire ranger leur artillerie et de se mettre en état de recevoir les nôtres. Nos premiers bataillons ne se donnèrent pas le temps d'attendre que notre armée fût arrivée et en état de les seconder ; ils donnèrent, à leur ordinaire, avec impétuosité sur l'ennemi qu'ils tuèrent en grand nombre ; mais ils furent bientôt accablés par leur artillerie. Ils perdirent de leur côté leur Général, et grand nombre d'Officiers. Notre perte n'égala pas la leur en nombre, mais elle ne fut pas moins douleu-

reuse. Mr. De Montcalm, Général, et ses principaux Officiers y perdirent la vie.* Plusieurs Officiers Canadiens, chargés de famille, eurent le même sort. Nous vîmes de nos fenêtres ce massacre. C'est là où la charité triompha et nous fit oublier nos propres intérêts et les risques que nous courons à la vue de l'ennemi ; nous étions au milieu de morts et de mourants que l'on nous amenait par centaines à la fois, dont plusieurs nous touchaient de très près—il fallut ensevelir notre juste douleur et chercher à les placer. Chargées de trois Communautés et de tous les Faubourgs de Québec que l'approche de l'ennemi avait fait déserter, jugez de notre embarras et de notre frayeur. L'ennemi, maître de la campagne et à deux pas de notre Maison ; exposées à la fureur du Soldat, nous avions tout à appréhender. Ce fut alors que nous expérimentâmes la vérité de cette parole de l'Ecriture, " que celui qui est sous la garde " du Seigneur n'a rien à craindre." Mais, sans manquer de foi ni d'espérance, la nuit qui approchait redoubla nos inquiétudes. Les trois Communautés, à l'exception de celles qui étaient répandues dans la Maison, se prosternèrent au pied des autels pour implorer à la Divine miséricorde—semblables à Moïse, nous ne faisions parler que notre cœurs. Le silence et la consternation qui régnaient parmi nous, nous donnèrent lieu d'entendre les coups violents et répétés que l'on donnait dans nos portes. Deux jeunes Religieuses qui portaient des

* Il est question ici du Combat mémorable qui eut lieu sur les Plaines d'Abraham, le 13 Septembre 1759. Voici un état officiel de la perte qu'éprouva l'Armée Anglaise dans cette circonstance :

Officiers, Sous-Officiers, Canonniers et Soldats, tués.....	61
Officiers, Sous-Officiers, Tambours, Canonniers et Soldats, blessés....................................	598
Soldats, manquants,..................................	5
Total......	664

Après la Bataille, plusieurs Officiers de l'Armée Française avouèrent que leur perte s'élevait à près de 1500 hommes tant en tués et blessés, qu'en prisonniers, dont il y avait près de 300,

bouillons aux malades se trouvèrent, sans pouvoir l'éviter, à l'ouverture. La pâleur et l'effroi dont elles furent saisies, touchèrent l'Officier et il empêcha la garde d'entrer; il ordonna aux trois Supérieures de se présenter ; il sçavait qu'elles s'étaient rétirées chez nous ; il leur dit de nous rassurer toutes, qu'une partie de leur armée allait investir et se saisir de notre Maison, craignant que la nôtre, qu'il savait n'être pas loin, ne vint les forcer dans leurs retranchements ; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si nos troupes avaient pu se rejoindre avant la capitulation. Nous vîmes dans un instant leur armée rangée en bataille sous nos fenêtres, et la perte que nous avions faite la veille, nous fit craindre, et avec raison, qu'elle ne décidât de notre malheureux sort—les nôtres n'étant plus en état de se rallier. Mr. De Lévi, second Général des troupes est devenu le premier par la mort de Mr. De Montcalm, était parti depuis quelques jours du Camp, et avait amené près de 3,000 hommes pour renforcer les garnisons des postes d'en-haut qui étaient harcelés journellement par nos ennemis.

La perte que nous venions de faire et l'éloignement de ceux-ci firent prendre le parti à Mr. le Marquis de Vaudreuil, Gouverneur Général de la Colonie, d'abandonner Québec, qu'il n'était plus en état de sauver : les ennemis ayant formé leurs retranchements et dressé leur champ à la principale porte, et leurs vaisseaux fermant l'entrée du côté du port, il était impossible d'y porter secours. Mr. De Ramsay, Lieutenant du Roi, qui commandait avec une faible garnison, sans vivres et sans munitions, y tint ferme jusqu'à l'extremité.

Les Bourgeois lui représentèrent qu'ils avaient sacrifié de grand cœur leur biens et leurs maisons, mais que pour leurs femmes et leurs enfans, ils ne pou

vaient se résoudre à les voir égorger ; l'on était à la veille d'être pris d'assaut, il faut donc se résoudre à capituler.

Les Anglais accordèrent sans difficulté les articles que l'on avait demandés, tant pour la religion que pour l'avantage du citoyen. La joie qu'ils eurent de se voir en possession d'un Pays où ils avaient échoué plus d'une fois pour en faire la conquête, les rendit les plus modérés de tous les vainqueurs. Nous ne pourrions sans injustice nous plaindre de la façon dont ils nous ont traitées, et il se pourrait faire que l'espérance de se le conserver y aurait contribué. Quoi qu'il en soit, leur bon traitement n'a point encore tairi nos larmes.

Nous ne les versons point comme ces bons Hébreux sur les bords du Fleuve de Babylone, puisque nous sommes encore sur la terre promise ; mais nous ne ferons retentire nos Cantiques, que quand nous serons purgés du mélange de ces nations, et nos temples rétablis : c'est alors que nous célébrerons, pleines de reconnaissance, la miséricorde du Seigneur.

Tout ce qui était resté de familles et de personnes de distinction, suivirent l'armée à Montréal après la Capitulation. Mgr. notre saint Evêque fut forcé de prendre ce parti, n'ayant plus où se retirer.

Avant son départ, il mit ordre à tout ce qui regardait son District ; il nomma pour Vicaire Général Mr. Briand, un des premiers membres de son Chapitre, et que l'on pouvait appeler l'homme de la droite de Dieu, et d'un mérite si prouvé et si connu que nos ennemis n'ont pu lui refuser leur approbation, et je puis ajouter leur vénération. Depuis qu'il gouverne une partie du Diocèse, il a scu maintenir ses droits et ceux de ses Curés, sans jamais trouver d'obstacles de leur part. La Religion n'a rien perdu par sa vigilance et son attention.

Il fut encore chargé des trois Communautés de filles, en qualité de Supérieur. Mgr. qui depuis son arrivée dans ce Pays nous avait toujours protégées, et je pourrais dire, préférées, le chargea plus particulièrement de notre Maison et l'engaga à y fixer sa demeure. Il nous voyait chargées d'un peuple infini et sans ressources ; exposées à tous les dangers ; il ne nous crut en sûreté que sous ses yeux ; il ne se trompa pas. La suite de ma narration vous apprendra tout ce que nous lui devions.

La réduction de Québec du 18 Septembre 1759, ne nous rendit pas la tranquillité ; elle ne fit qu'augmenter nos travaux. MM. les Genéraux Anglais se transportèrent à notre Hôpitale pour nous assurer de leur protection, et en même temps nous charger de leurs blessés et autres malades.

Quoique notre Maison n'eût rien à craindre au milieu du théâtre de la guerre, par les droits respectifs que les Rois s'étaient imposés à l'égard des Hôpitaux situés hors des villes, il nous obligèrent à recevoir et loger une garde de trente hommes. Il ne nous restait plus qu'une petite décharge, au bas de notre chœur dont ils s'emparèrent, que l'on n'avait pas occupée, parcequ'elle était remplie d'effets appartenants aux parents de nos Religieuses. Les soldats s'en saisirent, et prirent à ces pauvres affligés le peu qui leur restait. Il fallut se charger de leur faire à manger, et leur donner des lits. A chaque garde, ils emportaient bien des couvertures, sans que l'Officier y voulût mettre ordre. Notre plus grand chagrin était de les entendre parler pendant la Sainte Messe.

Les Communautés qui s'étaient retirées chez nous, prirent le parti de s'en retourner chez elles. Ce ne fut pas sans verser des larmes que se fit ce départ.

L'estime, la tendresse, l'union que cela avait renouvelée, par le long séjour qu'elles avaient fait avec nous, rendit cette séparation des plus sensibles. La Révérende Mère de Sainte Hélène, Supérieure des Hospitalières, touchée de nous voir accablées sous le faix du travail qui augmentait tous les jours, nous laissa douze de ses chères filles qui restérent jusqu'à l'automne, et qui nous furent d'un grand secours.

La Révérende Mère de la Nativité, Supérieure des Ursulines, nous offrit de nous en laisser plusieurs des siennes, ce que nous aurions accepté, avec reconnaissance, si les ouvrages dont nous les avions surchargées, nous avaient permis sans indiscrétion de les garder. Les soins et les fatigues qu'elles avaient voulu partager avec nous auprès des malades, leur avaient donné, sous un habit d'Ursuline, un cœur d'Hospitalière. Elles eurent, à leur départ, la douleur de laisser deux de leurs chères Sœurs de Chœur qui terminèrent leurs jours dans nos dortoirs, n'étant plus en pouvoir de les mettre mieux. Les incommodités et les maladies qu'elles ont supportées avec une patience édifiante, leur auront mérité, je l'espère, une éternelle récompense. Nous fûmes dans l'obligation de leur donner pour sépulture un petit jardin enfermé dans notre Cloître, étant impossible d'ouvrir notre Chœur. Le départ de ces chères Mères ne laissa rien de vuide, qu'un petit dortoir, où elles étaient bien resserrées. Il fallut y placer les malades Anglais que le Général nous envoya aussitôt qu'il se vit maître.

Revenons à nos Français. Nos Généraux, ne se trouvant pas en état de revenir prendre sitôt leur revanche, prirent le parti de faire construire un fort à cinq lieues au dessus de Québec, et d'y mettre une garnison capable de s'opposer aux entreprises des ennemis, et les empêcher de pénétrer plus avant ; elle

n'y demeura pas oisive, il y eut sans cesse des camps volants pour inquiéter l'ennemi. Ils n'étaient pas en sûreté aux portes de Québec. Mr. Murray, Gouverneur de la place, s'y trouva plus d'une fois à la veille de perdre sa liberté ; et sans les faux frères, on ne l'aurait pas manqué. En outre, on leur faisait souvent des prisonniers, ce qui mit le Gouverneur de si mauvaise humeur, qu'il envoya des soldats brûler et piller nos pauvres habitants.

Le désir de reprendre ce pays et d'acquérir de la gloire coûta cher aux citoyens. On ne vit tout l'hiver que combats ; la dureté de la saison ne fit point mettre les armes bas ; partout où paraissait l'ennemi, on le poursuivait à toute outrance : ce qui leur fit dire "qu'ils n'avaient jamais vu de nation si attachée et fidèle à leur Prince que les Canadiens."

Les Anglais n'avaient pas manqué d'exiger le serment de fidélité pour leur Roi ; mais, malgré cette sorte d'engagement forcé, que nos habitants ne se croyaient pas dans l'obligation de garder, ils se joignaient à nos camps volants, partout où ils en trouvaient l'occasion.

Nos Français ne faisaient pas moins de dégâts dans nos campagnes ; ils vivaient aux dépens de qui il pouvait en appartenir. Nous y perdîmes considérablement, à une Seigneurie que nous avions à six lieues au-dessous de Québec. L'Officier qui y commandait s'empara de tous les bestiaux de notre métairie qui étaient en grand nombre, (a) et des bleds de nos mou-

(a) *Nota.* Qu'indépendamment de ce que le Sieur Cadet, Munitionnaire, a fait prendre et enlever dans la métairie dont il est parlé ci-dessus, le nommé Grandmaison y a fait prendre et enlever cinq vaches et huit bœufs dont le Munitionnaire ne se serait pas cru

lins, et cela pour faire vivre sa troupe. Le Munitionnaire ne nous en a pas tenu compte. Malgré cette perte, il fallait soutenir plus de trois cents blessés qui nous étaient venus de la bataille du treize.

Les magasins du Roi de France qui étaient au pouvoir des Anglais, ne pouvaient plus rien ; il fallut avoir recours à l'ennemi ; ils nous donnèrent des farines et des hardes ; mais, quelles nourritures pour des pauvres blessés ! nous n'avions ni vin, ni autres rafraîchissements à leur donner ; épuisées depuis longtemps par le grand nombre, il ne nous restait que la bonne volonté ; mais, cela ne les contentait pas. Nos Officiers firent représenter au Gouverneur Anglais qu'ils n'avaient pas coutûme d'être traités de cette façon à la solde du Roi de France. Le Gouverneur, piqué de ce reproche, rejeta la faute sur nous, et nous obligea de faire un mémoire de tout ce qui était nécessaire pour le soulagement de ces Messieurs, qu'il nous a fait, après, payer de nos deniers. (b) Nous espérions que la Cour de France, plus judicieuse, se ferait gloire de nous rembourser amplement tous les faux frais qu'on ne peut éviter en pareille conjoncture. Le désir de rentrer dans nos droits, et de reprendre le pays, nous fit seconder de notre mieux l'idée qu'on avait conçue.

Comme nous avions à notre Hôpital beaucoup de soldats de la garnison de Québec, et de la bataille qui

---

obligé de tenir compte, attendu que le Sieur Grandmaison les a fait prendre pour l'approvisionnement des Sauvages du bas du Fleuve, qu'ils avaient monté, pour venir au secours de Québec.

(b) *Nota.* Rafraîchissements accordés aux Officiers Francais. Le Gouvernement Britannique les fit fournir, et en répéta le montant sur la Communauté ; objet de trois mille livres, dont la Communauté n'a pas seule-

s'était donnée pour en empêcher la prise, ils nous demandaient en grâce, quand ils se voyaient rétablis, de les laisser sauver pour aller rejoindre l'armée; nous le faisions de grand cœur, et à nos dépens, leur fournissant des vivres et hardes pour les mettre en état de le faire ; ce qui nous attira les reproches et les menaces les plus dures, de la part de l'ennemi, qui nous menaçait de nous laisser mourir de faim.

Comme notre Maison était encore pleine de malades, M. le Grand Vicaire, qui veillait de près à nos intérêts, renvoya un grand nombre d'Aumôniers qui ne pouvaient que nous être à charge, par la charité et la rareté des vivres. Il se chargea, avec M. de Rigauville, Chanoine du Chapitre de Québec, et Aumônier de notre Maison, Prêtre d'un mérite et d'une vertu distinguée, d'administrer les sacrements aux malades et de veiller jour et nuit auprès des moribonds. Ils avaient encore tous les habitants des environs à confesser et à assister dans le besoin. Ce qui occupait et affligeait infiniment M. notre Grand Vicaire, était de ne pouvoir remettre la clôture. Nous eûmes alors plus de deux cents Anglais qui occupaient nos salles et nos dortoirs, et autant de Français dans notre Communauté et dans nos infirmeries, et nous n'avions pour nous retirer qu'un petit appartement. C'est là où toutes ensemble, abimées dans nos réflexions, nous ne savions que penser. La communication étant interdite, nous ne savions ce qui ce passait dans le pays d'en-haut. Nos ennemis, mieux instruits que nous, nons annonçaient tous les jours l'arrivée de notre armée; les mesures qu'ils prenaient et les fortifications qu'ils

---

ment eu la distribution, puisque les Officiers Français s'en sont emparés, et les ont distribués comme ils l'ont jugé à propos; mais il n'en est pas moins vrai que le Gouvernement Britannique en a exigé le payement.

faisaient dans Québec, soutenu d'une garnison nombreuse, nous faisaient craindre pour la réussite. Nous avions de notre côté de faux prophètes, et des femmes qui formaient un siége en peinture, et qui, sans mortiers et sans canons, prenaient la ville d'assaut. Il n'en fallut pas d'avantage pour ranimer ceux qui ne demandaient qu'à combattre.

Aussitôt que la saison parut propre à se mettre en campagne, on suivit les glaces, peu muni de vivres, et encore moins d'artillerie propre à former un siége. Nos Généraux ne doutant point de la valeur de leurs troupes; mais ils ne se flattaient de réussir qu'à la faveur d'un secours promis de la part de la France; ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, si quelques uns de nos vaisseaux avaient paru à la rade de Québec dans le temps que l'on battait ses murailles. Quoi qu'il en dût arriver, notre armée se mit en marche; elle arriva près Québec, le 26 Avril. Le 27 fut employé à faire passer le peu de canon que l'on avait de Montréal. Un cannonier, en voulant monter la côte, tomba sur une glace qui le porta directement vis-à-vis de la maison qu'occupait le Gouverneur. La voiture extraordinaire de cet envoyé frappa les sentinelles. Ils avertirent; le Gouverneur ordonna qu'on lui donnât un prompt secours. Il se le fit amener et le questionna. Le pauvre homme saisi et effrayé des risques qu'il venait de courir, ne fut pas en état de dissimuler; il dit avec franchise, qu'il était un des canonniers de l'armée qui était à deux lieues de Québec; qu'en voulant monter un canon, le pied lui avait manqué; que la glace l'avait emporté et fait dériver malgré lui; jusque là, la marche de l'armée avait été secrette. Pour le moment, ce secret développé, nous parut de mauvais augure, et dirigé par une puissance à laquelle on ne put s'opposer. Le Gouverneur, instruit par cette voie, ne perdit pas un

instant. Il commença par retirer une forte garnison qu'il avait mise à une lieue de Québec pour s'opposer aux courses des nôtres ; il emporta ses canons et fit sauter l'Eglise de Ste. Foy qui servait de retraite à sa troupe ; après quoi, il assembla son conseil et fut presque seul d'avis de sortir de la Ville, de s'emparer d'un poste avantageux, d'y dresser des batteries et d'attendre de pied ferme notre armée. Sa proposition ne fut pas du goût du grand nombre, mais cependant, elle fut exécutée comme il l'avait projettée.

Notre armée, ignorant le trait de providence qui venait de se passer à l'avantage de l'ennemi, continua sa marche. La nuit du 27 au 28, fut des plus terribles. Le Ciel semblait vouloir combattre contre nous, Le tonnerre et les éclairs, peu communs dans cette saison, en ce pays, nous annonçaient par avance les coups de foudre auxquels les nôtres allaient être exposés. La pluie qui tombait à seaux, et les chemins impraticables par la fonte des neiges, ne leur permettaient point de marcher en ordre. M. de Bouglamarque, second Général des troupes de terre, se trouva à la vue des ennemis, à la tête des premiers bataillons, et sans avoir eu le temps de les ranger. L'artillerie de l'ennemi ne manqua pas, en les voyant paraître, de faire une décharge qui en mit beaucoup hors de combat. M. de Bourglamarque fut blessé et obligé de se retirer. Le fort de l'armée était encore à plus d'une demi-lieue de l'endroit où commença le premier feu. Nos troupes de la Marine et nos Milices, plus au fait des chemins, arrivèrent à temps pour soutenir un régiment qui se faisait tailler en pièces plutôt que de reculer. Ce fut alors que le combat devint furieux et des plus sanglants. Comme l'Anglais avait été à même de se choisir le terrain le plus avantageux, il ne le manqua pas. Notre armée en arrivant ne s'attendait pas à trouver l'ennemi rangé en bataille ; elle fut obligée de faire halte, et ne

trouvant pas le terrain propre à se déployer, il n'y eut que la première colonne qui fut en pouvoir de combattre. Le choc se donna à quelques pas de Québec, sur une hauteur vis-à-vis de notre Maison. Il ne se tira pas un coup de canon ni de fusil qui ne vînt retentir à nos oreilles. Jugez par là de notre situation ; l'intérêt de la nation et celui de nos proches qui étaient du nombre des combattants ; cet état de souffrance ne se peut peindre. M. notre Grand Vicaire (aujourd'hui notre Evêque), qui ne souffrait pas moins que nous, nous exhortait à soutenir cet assaut avec résignation et soumission aux ordres de Dieu ; après quoi, il alla se renfermer dans l'Eglise, pénétré de la plus vive douleur, où, comme le Grand Prêtre Aaron, il courut au pied des Autels, et où faisant monter l'encens de sa prière jusqu'au trône du Tout-puissant, il demandait avec confiance au Dieu de toute miséricorde d'arrêter ses coups et d'épargner le troupeau qu'on venait de lui confier. Il se leva plein d'espérance, au milieu de l'action, pour se transporter sur le champ de bataille, malgré notre opposition qui n'était pas sans raison ; car il courut des risques. Ce qui lui fit prendre ce parti était, nous disait-il, qu'il n'y eût pas assez d'Aumôniers pour assister les mourants qu'il croyait être en grand nombre.

Mr. De Rigauville, notre Aumônier, plein de zèle, l'y voulut suivre. Il n'était pas sans inquiétude ; M. son unique frère, et plusieurs de ses proches, étaient dans l'armée. Ils eurent la consolation de voir l'ennemi tourner le dos et prendre la fuite. L'action avait duré deux heures. La valeur et l'intrépidité du Français et du Canadien repoussèrent l'ennemi de la position avantageuse où il se trouvait. Cependant, on le menait toujours battant sous le canon de la Ville ; nous demeurâmes maîtres du champ de bataille, et de toute leur artillerie, et fîmes quantité de prisonniers.

L'ennemi, renfermé là n'osant plus paraître, nous pouvions bien chanter victoire. Nons l'avions bien gagnée. Mais qu'elle nous coûta cher, et qu'elle fut arrosée de larmes!

Mr. De Lévi, aux approches de Québec, avait assemblé son Conseil. On y met en délibération de faire sauter notre Maison, de crainte qu'elle fût une ressource pour l'ennemi; mais le Seigneur eut pitié de nous et d'eux; il leur ouvrit les yeux et leur fit voir qu'elle était un bien plus grand pour eux. Il prit le parti de nous écrire pour nous signifier de faire partir de chez nous toutes les personnes dont nous étions chargées et qui s'étaient réfugiées chez nous, ne voyant que nous de capables de se charger des blessés du siège qu'il allait entreprendre; qu'il nous les recommandait par avance. Nous ne manquâmes pas de lui répondre que nous allions travailler à vuider notre Maison, à l'exception de deux cents Anglais que nous avions malades, et que nous n'étions pas en pouvoir de renvoyer; et que du reste, nous étions toujours prêtes à seconder ses intentions, et à rendre tous les services dont nous étions capables.

Après le gain de la bataille, il nous envoya un Officier, avec une garde Française, sans que cela nous délivrât de l'Anglaise. Il fallut encore trouver à la loger. Mais, ce n'était que le prélude de ce qui nous allait arriver. Il faudrait une autre plume que la mienne pour peindre les horreurs que nous eûmes à endurer pendant vingt-quatre heures que dura le transport des blessés les cris des mourants et la douleur des intéressés. Il faut dans ces moments une force au dessus de la nature pour pouvoir se soutenir sans mourir.

Après avoir dressé plus de cinq cents lits que nous avions eus des magasins du Roi, il en restait encore

autant à placer. Nos granges et nos étables étaient remplies de ces pauvres malheureux. Il nous aurait été, aussi, difficile d'en trouver le temps. Nous avions dans nos infirmeries soixante et douze Officiers, dont il en mourut trente trois. On ne voyait que bras et jambes coupés. Pour surcroît d'affliction, le linge nous manqua ; nous fûmes obligées de donner nos draps et nos chemises. Ce n'est point qu'on n'ait pris des précautions pour en apporter de Montréal ; mais, le vaisseau qui l'apportait fut pris (en se battant et défendant bien) par les Anglais qui le guettaient.

Il n'en était pas de cette bataille comme de la première ; nous ne pouvions espérer de secours des Hospitalières de Quebec—les Anglais s'étaient emparés de leur Maison, ainsi que de celle des Ursulines et des particuliers, pour loger leurs blessés qui étaient encore en plus grand nombre que nous. Il nous vint encore une vingtaine d'Officiers qu'ils n'eurent point le temps d'enlever, et dont il fallut aussi se charger ; en outre, plusieurs Officiers des leurs nous avaient été envoyés pour les loger.

Mes Révérendes Mères, comme je n'ai fait cette Relation qu'en rappelant dans ma mémoire ce qui s'est passé sous nos yeux, et pour vous donner la consolation de voir que nous avons soutenu avec courage et rempli avec édification les devoirs que nous imposait notre vocation, je ne vous ferai point le détail de la reddition entière du Pays ; je ne pourrais le faire qu'imparfaitement, et sur le rapport d'autrui ; je vous dirai seulement, que le plus grand nombre de nos Canadiens se sont fait ensevelir plutôt que de céder, et que le peu de troupes qui nous restaient, manquant de munitions et de vivres, ne se sont rendues que pour sauver la vie aux femmes et aux enfants exposés au dernier malheur où l'assaut ne manque pas de plonger les villes.

Hélas ! M. R. M., il est bien malheureux pour nous que l'ancienne France n'ait pu nous envoyer au printemps quelques Vaisseaux, des vivres et des munitions : nous serions encore sous sa domination. Elle perd un pays immense, un peuple fidèle et attaché à son Roi, perte que nous ne pouvons trop regretter tant pour la Religion que pour la différence des loix auxquelles il faut se soumettre. Nous nous flattions, mais en vain, que la paix nous remettrait dans nos droits, et que le Seigneur nous traiterait en père et ne nous humilierait que pour un temps ; mais son courroux dure encore. Nos péchés sont sans doute montés à leur comble ; ce qui nous fait appréhender que cela soit pour longtemps, c'est que l'esprit de pénitence n'est pas général dans le peuple, et que Dieu y est encore offensé, malgré le désir et l'espérance qu'il conserve de rentrer dans peu sous la domination de ses anciens maîtres.

Vous aurez sans doute appris, mes chères Mères, que l'Anglais, touché et lassé de nos poursuites, accorde un Evêque à cette infortunée Colonie ; et leur choix, ainsi que celui des Français, est tombé sur un sujet qui a pris naissance dans notre Province de Bretagne : cela ne doit pas vous être indifférent ; puis, le seul mérite d'un homme a fait quelquefois le bonheur et la gloire de sa patrie ; je ne vous ferai point le détail du mérite et des vertus de celui qui va faire le nôtre.

Le choix que l'on en fait, dans un temps aussi critique, en dit assez. Je dirai seulement, qu'ayant été choisi par feu Mr. De Pontbriand, qui le connaissait parfaitement, l'ayant toujours eu auprès de lui, il le chargea de la conduite de son Diocèse pendant sa maladie. Ils s'en acquitta si dignement qu'à la mort de ce saint Evêque, le Chapître le nomma Vicaire Général, à la satisfaction des Français et de l'Anglais,

qui l'ont fait passer l'année dernière à Londres pour le faire sacrer dans quelque Province, et revenir prendre possession de son Diocèse.* Joignez donc, mes très Révérendes Mères, vos prières aux nôtres, pour avancer son retour. Nous nous flattions que son absence ne durerait que sept à huit mois, et voilà bientôt l'année expirée sans savoir le temps que la Providence a destiné pour combler nos vœux et assurer le salut de ce pauvre peuple, qui n'a d'espérance que dans son Evêque, pour le renouvellement et la continuation de ses mystères. Pour nous autres, l'intérêt général, outre que nous en avons un particulier, la perte de ce pays aurait entraîné la nôtre sans sa charité et sa protection qui nous a mérité celle des Anglais. Notre Monastère et nos biens seraient vendus pour payer les dettes que nous ont fait contracter les troupes du Roi de France, et nos créanciers n'ont arrêté leurs poursuites que par ordre du Gouverneur, à qui notre Maison est redevable de subsister encore.

Pour Mr. Briand, nous lui devons la gloire d'avoir sçu nous maintenir dans notre clôture ; ce qu'il nous aurait été impossible de faire, s'il n'avait pourvu par sa charité et par des moyens que la Providence lui fournissait pour subvenir à notre indigence ; se refusant son nécessaire pour subvenir au nôtre. Nous lui faisions d'autant plus de pitié, qu'il était témoin que le dérangement de notre temporel ne venait pas de notre faute, mais bien de la part de la Cour, par laquelle il nous est dû cent vingt mille livres, des avances que nous avons faites pour la nourriture des troupes du

* Mgr Henri Marie Dubreil de Pontbriand, étant mort à Montréal le 8 Juin 1760, son successeur Mgr. Jean Olivier Briand, passa en Angleterre sur la fin de l'année 1764 : et après avoir reçu l'agrément du Roi d'Angleterre, obtint ses Bulles du Pape Clément XIII, datées du 21 Janvier 1766, et fut sacré le 16 Mars de la même année, à Paris, dans la Chapelle de Sainte Marie de Merry. Il repassa ensuite en Angleterre, et arriva à Québec le 28 Juin 1766.

Roi de France. Nous ne demandons ni récompenses ni gratification de nos services ; celui pour qui nous avons travaillé saura bien nous récompenser et nous rendre au centuple. On nous menace de nous mettre au taux du public, ce que je ne peux croire, qu'à la vue de la Cour d'Angleterre, qui, témoin des dépenses que nous avons faites, plaide notre cause, la France veuille nous faire un tort si considérable ; si cela arrive, nous serions obligées de nous abandonner à la Providence.

FIN.




Can 350.27
Relation de ce qui s'est passe au
Widener Library 006419287
3 2044 081 300 204
Digitized by Google